

LÉANDRE VAILLAT

LE COLLIER
DE
JASMIN

ILLUSTRATIONS DE
FRANÇOIS QUELVÉE

AUX ÉDITIONS DE L'ARTISAN

Paris

1946

Léandre Vaillat

Le Collier de Jasmine

Illustrations de François Quelvée

Aux Éditions de l'Artisan

Paris, 1946



Esquisses de Sfax.

J'aime le sentiment de surprise qu'on éprouve en voyage, chaque matin, quand on ouvre sa fenêtre sur un paysage nouveau. La veille, il était trop tard pour qu'on pût le distinguer. On arrivait avec la fatigue du chemin parcouru, la lassitude des images accumulées et l'on ne désirait que l'effacement de tout ; mais après quelques heures de repos, l'esprit comme en appétit, on se précipite vers cet inconnu qui est là, derrière les persiennes encore closes. Quelle désillusion quand je les pousse, ce matin ! Un terrain vague, entouré de rues tracées à angle droit, encadré de quelques arbres malingres qu'enveloppe une gaine de fer ; au delà de cette place, un bâtiment carré dont les murs sont revêtus d'un enduit lisse et mince, percés de fenêtres régulières, couronnés de créneaux, concilie de la manière la plus bizarre le style p137 arabe et le style européen. Au-dessus de ce bâtiment qu'on m'assure être l'hôtel de ville de Sfax, un minaret s'élève. Pourquoi un minaret ? Pour donner une apparence orientale ? Mais le minaret, dans la pensée du musulman, est réservé à la mosquée, comme le clocher, dans nos villages, à l'église. Le muezzin y monte, six fois par jour, pour annoncer les heures de la prière. Si nous construisons, nous autres Européens, un édifice public dans une ville musulmane, que ce soit véritablement dans l'esprit des choses musulmanes ! Tâchons de comprendre leur raison profonde et, sous prétexte de « couleur locale », ne les employons pas à tort ou à travers, avec une signification contraire aux scrupules des habitants. Sans quoi nous risquerons d'aller à rencontre du but que nous poursuivons. Il est déplorable que la civilisation occidentale ne se manifeste que par des contresens, des vulgarités ou de la camelote. Si elle n'est capable de montrer que cela, quelle raison aurait-elle de soumettre et de dominer l'autre ?

A l'intérieur de l'hôtel de ville, on a rassemblé les mosaïques découvertes aux environs de Sfax. Le goût avec lequel elles sont présentées me prouve que Ton comprend mieux la civilisation romaine que celle de l'Islam; sans doute parce qu'elle est, dans une certaine mesure, une manière de civilisation occidentale. Faut-il expliquer ainsi l'attention qu'on lui a portée, longtemps, au détriment de la musulmane ? Un vernis passé sur ces mosaïques en avive les couleurs. Cet éclat, qui ressemble à celui de l'humidité, nous communique un p138 sentiment de fraîcheur agréable. Les sujets représentés nous renseignent sur la situation de ces mosaïques dans la maison. Quelques-unes nous font pénétrer dans les parties les plus secrètes ; leur précision ne nous laisse aucun doute sur la réalité du culte de Vénus et de l'Amour que la morale chrétienne n'avait pas encore réussi à discréditer. Les scènes du cirque de El Djemm y tiennent une grande place, jusqu'en leurs moindres détails : on y voit, par exemple, les enfants qui circulaient de gradins en gradins pour offrir aux spectateurs des fruits et des rafraîchissements. L'importance des coquillages, des poissons, des scènes

marines en dit long sur l'appropriation du décor au pays ; on reconnaît les bateaux à voile carrée comme ceux des Grecs et les bateaux à voile latine comme ceux des Italiens ; les thons, qui sont la pêche favorite de toute la côte jusqu'à Monastir, abondent. Un artisan a même imaginé de les faire monter par des cochers et courir. Je distingue le perroquet de mer, qu'on ne pêche guère, en Méditerranée, qu'à l'embouchure du Nil ou vers la Tripolitaine.

Maintenant je flâne sur le port. Il n'y a pas de solution de continuité entre l'art et la vie. Je crois avoir sous les yeux les modèles que copiaient les mosaïstes, puisant à même la nature comme dans une immense grammaire ornementale. C'est l'heure où rentrent les barques. Lentement, leur unique voile glisse au ras de la berge, reflétant dans les eaux calmes du chenal un peu de la pourpre dont elle est teinte. J'assiste au déballage de la pêche, j'entends les poissons tomber un à un, sur les pavés, avec un bruit mou. De grandes corbeilles, formées de cerceaux que rattachent des cordelettes, sèchent au soleil. Le long du quai, les marchands trient avec p139 soin les éponges pêchées par les Grecs, dans les parages des îles Kerkennah. A la porte du marché, les Israélites achètent des coquillages blancs qu'ils réduiront en poudre, afin de polir les bijoux et de les rendre plus brillants.

J'inclinerais à rester sur ce port, à y cueillir les gestes, les attitudes, des existences qui se perpétuent, identiques à elles-mêmes et à celles qui les ont précédées. Le retour des barques, l'arrivée des marins, le partage de la pêche, autant de rites pareils depuis des siècles. Nulle part ne se vérifie mieux l'éternel recommencement de toutes choses, nulle part on n'atteint mieux à ce *caractère* qui est une aspiration de nos intelligences déformées, de nos cœurs usés, pervertis. Les mâts serrés les uns contre les autres et tressant sur le ciel des hachures brunes comme les mailles d'un filet, l'air marin saturé d'iode et de sel, filtrant à travers des odeurs d'huile, un aspect à la fois dense et libre, me suggèrent, chaque fois que je les remarque, une conciliation difficile entre le besoin de fixité et l'esprit d'aventure. Les marins sont les nomades de la mer, revenant en un point déterminé de l'espace immense.

Mais voici les esclaves. Ils ne sont pas enchaînés, ceux-là, au sens littéral du mot ; du moins, ils portent moralement la chaîne invisible des occupations soumises, non plus au retour des saisons, à la variation du temps, au caprice de la mer, mais à l'heure que marque une horloge, au geste que commande une machine. Je suis à présent sur le quai d'embarquement des phosphates ; les poulies grincent, les courroies de transmission tournent, lâches et sournoises, les tapis roulants glissent des magasins aux cargos. Mon regard, comme p140 eux, va des tas de sable jaune aux paquebots rouges et noirs dont la couleur vive flotte à travers une poussière impalpable. Je considère l'allure des manœuvres indigènes qui vont et viennent au milieu de cette atmosphère trouble ; elle est rapide et saccadée comme celle de

nos soldats, de nos ouvriers d'usine. Ils désapprennent leur rythme. Bientôt ils l'auront perdu dans la cadence sommaire de nos mouvements uniformes. La noblesse des gestes et des attitudes, qui faisait de l'homme presque un dieu, sera humiliée par une machine, dont il ne restera, dans cinquante ans, qu'une carcasse rouillée.

Cherchons donc, pendant qu'il en est temps encore, à rassasier nos yeux d'une beauté sur le point de disparaître.

Où pourrions-nous la trouver ailleurs que dans la ville arabe qui, à Sfax comme à Sousse et à Tunis, se cache derrière ses murs et se tient à l'écart, en arrière du rivage? Les images y sont aussi pressées que les estampes dans un portefeuille. Feuilletons-les d'un doigt aussi léger que possible, de manière à ne point les froisser.

Ces remparts, je les tiens pour de magnifiques murailles, dépouillées de leur histoire et capables, dans leur grandeur unie, de débarrasser notre esthétique de toutes ses gentilleses, de la tremper et de l'effiler à nouveau.

Un bastion s'avance en contrefort. Ses lignes ne montent pas perpendiculairement au sol, mais légèrement obliques. J'associe cette forme pyramidale à celle des maisons que j'ai vues, en venant de El Djemm, dans la banlieue de Sfax. Sont-elles un ressouvenir de l'Egypte ?...

p141

Dans un recoin s'entassent des poteries de Djerba, d'un ton délicat d'argile, plus pâles que l'enduit de la muraille. Cela joue dans les beiges et les rosés très fins. A l'échelle de la forteresse, ces centaines de vases paraissent insignifiants. Je m'approche. Quelques-uns ont la grandeur d'un homme. Le marchand occupe ses loisirs à tresser de la corde mince. Il roule les brins d'alfa entre les paumes de ses deux mains. Il y a dans son geste quelque chose de celui du potier ou du pâtissier de beignets : même dextérité à malaxer une substance malléable comme l'argile ou la farine.

Je ne retrouve mes aises qu'après avoir franchi le couloir coudé qui, sous le campanile à horloge du Bab Diwan, introduit à la ville indigène. Devant moi, un homme porte, empilés sur un plateau, des pains chauds. Je suis leur sillage odorant.

Nulle part comme auprès de la grande mosquée, ne vous sont accordées ces satisfactions de l'odorat. De la mosquée elle-même, je ne sais rien que le trou noir de la porte grande ouverte sur le mystère interdit. De fausses niches divisent le mur en compartiments ; leur cintre est souligné par une frise de denticules à l'égyptienne. Une terrasse peu élevée s'appuie

à cette muraille. Là-dessus se tiennent accroupis les marchands de parfums, vêtus de tuniques aux tons suaves, mauves, bleus, orangés. Ils vendent l'essence de jasmin, d'ambre ou de rosé.

Dieu m'a fait aimer trois choses : les femmes, les parfums, la prière...

p142 Même amusement pittoresque qu'à Sousse et à Tunis, avec les nuances particulières à une population dont beaucoup de représentants prétendent descendre du Prophète et portent le turban vert, passent une partie de la journée dans les souks, une autre dans les jardins, hors les murs, et la troisième auprès de leurs femmes, dans leurs maisons de la banlieue. Une toile tendue par des cordes au-dessus d'un carrefour, une négresse vêtue de blanc assise sur une marche de pierre et qui tient sur ses genoux un gobelet plein d'une mixture de farine, d'huile et de pain couleur de moutarde, une Juive qui attend sur le seuil de sa demeure le passage du devin, des mendiants en haillons terreux devant une porte cloutée, l'éventaire d'un boucher, des bottes de légumes, des assiettes de persil garnies de tranches de citron, tout cela m'attire et tout cela verse dans ma mémoire une série d'images qui, maintenant encore, après des mois d'éloignement, y restent aussi pures qu'au premier jour.

Un bruit grandit, s'éloigne... Le cortège d'une zaouia suit le souk voûté, éclairé d'en haut par des lucarnes rondes. Le drapeau vert, incliné, passe devant mes yeux, dans une éclaboussure de soleil, en même temps que le son des voix éclate à mes oreilles. Les hommes pressés les uns contre les autres, chacun mettant sa main sur les épaules du précédent, défilent devant moi dans l'attitude des aveugles. Aveuglement ou illumination ?

p143 Près de la porte du Nord. Le souk des vans, des tamis en fils de fer, des muselières de chameaux, des peaux munies de courroies, du goudron, de tout ce qui sert à charger, à porter, à envelopper, à panser les plaies des montures par où le bât blesse. Près de la terre, ce qui touche à la caravane. Près de la mer, ce qui touche à la navigation : les tresseurs de cordages, les marchands d'amphores et d'éponges.

Aux alentours de la porte du Nord, également, le souk des charrons, des forgerons. Les forgerons de Sfax, ils sont aussi célèbres que les fabricants de chéchias à Tunis. Eux seuls sont encore capables de forger les grillages bombés, de transmettre à leurs apprentis, comme ils les reçurent de leurs maîtres, les anciens modèles dont on compte une dizaine tout au plus, mais qui sont d'une forme si caractérisée qu'on ne peut les regarder sans voir aussi par la pensée une petite fenêtre arabe, percée dans un grand mur, et les yeux d'une femme luisant derrière les barreaux noirs.

Leur souk s'allonge en plein air ; on entend le bruit des marteaux et leur vibration tour à tour stridente ou sourde, suivant qu'ils frappent sur l'enclume ou sur la pièce rougie. L'odeur

un peu fade du charbon de bois se mêle à celle du goudron. Les visages sombres apparaissent au fond des ateliers, dans l'éclairage contrarié du jour et de la flamme. Un vieillard à barbe blanche tient une rosé entre le pouce et l'index, la respire avec volupté. Un enfant, grand et beau comme Eliacin dans le Temple, active le soufflet de la forge ; la main passée légèrement dans l'anneau en fil de fer qui termine la tringle, il tire sur elle et ses yeux ardents fixent l'agitation de la rue...

Un marchand de kaoua annonce son passage en faisant tinter l'un contre l'autre les verres p¹⁴⁴ qu'il tient du bout des doigts, fragilement. On fabrique ici également les socs de charrue, les pelles pour les jardins. On sait aussi tailler avec une petite hache les morceaux de bois qui seront les manches de la pelle et de la charrue. Une porte cochère donne accès à un patio enfumé, aux arches cintrées. On y remise les ânes ; ils attendent l'instant de regagner avec leurs maîtres les jardins de la banlieue. Des poules se faufilent entre leurs sabots ; deux d'entre eux se rendent le service de se gratter mutuellement. Un ânon gris ne quitte pas sa mère qui suit chacun de ses mouvements et le retient, quand il s'écarte trop, en mettant sa tête par-dessus son cou, comme un crochet.

Le chemin s'engage sous une voûte. Dans l'ombre du passage, sur une banquette de pierre, un homme est assis, une écritoire et un encrier disposés devant lui, sur une pile de deux bouquins. Un devin. Pour quelques sous il vous dira, entre deux solutions, celle que vous devez choisir. Personne ne croit plus au devin ; personne, sauf la Bédouine voilée, vêtue de blanc, qui s'arrête sous la voûte, pose son panier sur la banquette de pierre. Elle n'ose pas s'approcher de l'homme, parce que je la regarde, et attend que j'aie fait semblant de m'éloigner. Le devin le sait bien, qui se cache dans l'ombre, de manière à encourager ceux qui, par respect humain, n'osent plus lui demander conseil...

Bab Jebali. La porte du Nord. De là divergent douze routes vers la banlieue de Sfax, vers les petites maisons à l'égyptienne où les Sfaxiens habitent pendant la nuit avec leurs épouses, p¹⁴⁵ vers les jardins où ils cultivent le jasmin et la rosé, vers les alambics où ils distillent leurs parfums, vers les moulins à huile où ils broient leurs olives, vers les olivettes qui alimentent leurs moulins. En me plaçant ici, à cinq heures, je les verrai s'échapper, eux et leurs petits ânes, comme les personnages innombrables d'une fuite en Egypte.

Je franchis la porte. Pas de contraste plus saisissant. En deçà des remparts, tout n'était qu'images serrées, minutieuses, tableautins enlevés en couleurs vives sur des fonds neutres, groupement de figures bien drapées, motifs d'ornement ; je suppose que l'idée de la miniature, si précise et pourtant si fraîche, a dû se présenter à des artistes qui vivaient dans des cités orientales, entourées de murailles. En delà, au contraire, la vision se détend. Le paysage est enfin rendu à cette immensité contre laquelle la ville s'efforçait de lutter en limitant son

horizon et son activité. Les remparts dont je n'apercevais que des fragments masqués par des échoppes se déploient avec la sérénité des choses qui semblent parler un langage secret, parce qu'on en a perdu la signification. Leur masse est doucement éclairée à cette heure par le reflet des terrains sablonneux qui s'étendent en avant d'elle, et rejoignent insensiblement les cimetières, pour se mêler avec eux à la campagne.

Des hommes vont et viennent, vêtus de bure. Ils font une tache accentuée et cependant p146 sans dureté sur les fonds beiges du sol. L'atmosphère enveloppe tout, sans brusquerie. Il n'y a d'autre vivacité que les saillies des bastions, de loin en loin, sur la muraille continue des remparts, et la tache crue des coupoles dans les cimetières. Ces koubas se dressent au-dessus des autres tombes, comme les hauts faits au-dessus d'une existence banale. Elles n'indiquent pas, comme chez nous, les avantages de la richesse, mais signalent une vie entièrement vouée à l'édification du prochain. Seuls les actes d'un homme font de lui un saint, un *marabout*. Quand il meurt, les notables de sa tribu déclarent aux habous ce qui est de notoriété publique; et les habous d'accorder l'argent nécessaire à l'érection, puis à l'entretien de ces koubas.

Un enterrement. En tête, les réciteurs de prières ; puis la civière portée sur les épaules de quatre hommes, le corps du défunt enveloppé dans une toile blanche, toute neuve, que recouvre une soie verte. Suivent les parents, le burnous de laine rabattu par-dessus la tête. Ils traversent des terrains vagues, parsemés d'installations primitives. Les remparts en acquièrent une grandeur d'image biblique. Malgré moi je compare l'air satisfait, le costume presque riche de ceux qui récitent des prières et le visage triste, l'habit pauvre, de ceux qui paient pour qu'on les récite.

La mort se mêle à la vie, la vie à la mort. Entre l'une et l'autre, aucune de ces barrières qui, chez nous, semblent désigner un mystère impénétrable. Les cimetières prennent leurs p147 aises, s'éparpillent sans qu'on sache exactement où ils commencent et où ils finissent. J'erre parmi ces terrains que meublent des échoppes de fortune, sous des tentes en poil de chameau. Ici l'on vend ce qui ne peut tenir à l'aise dans les souks. Je contourne de lourdes meules de granit. Je croise un petit garçon qui porte des œufs dans un koufin d'alfa, puis un autre qui de ses deux mains soutient un plat d'où émergent des oignons à la tige verte. Ils s'avancent avec la même gravité que s'ils étaient chargés d'une pierre de la Mecque. Trois hommes, l'un en burnous blanc, l'autre en gris, l'autre en brun, forment un groupe de péripatéticiens.

Un vieillard aveugle, guidé par un enfant. Il tend une main maigre. Ses babouches se détachent du pied, à chaque pas. Tant que nous n'aurons pas réappris la beauté de ces gestes homériques, nous ne serons pas dignes de vivre.

Le marché des animaux. Des moutons, de petits ânes, des chevaux, quelques chameaux. L'un d'eux lève la tête au-dessus des autres, en un lent mouvement d'aspiration. Un autre ouvre sa gueule verdâtre, montrant quelques dents jaunes...

Un cercle de beaux nègres, qui ont l'air hébété, entoure un musicien aveugle, vêtu de blanc, soufflant dans une sorte de cornemuse. Une femme habillée de noir lui donne la réplique en chantant et en accompagnant le rythme sur un tambourin. *Do, si, do, la, si, la, si, la*. La répétition de ces quelques notes m'engourdit. Je voudrais réagir, m'en aller ; mais à chaque mesure, je me sens de plus en plus rivé au sol et je reste ainsi longtemps, longtemps, jusqu'à ce que les musiciens, après m'avoir tendu leur sébille, s'en aillent ailleurs...

Un autre cercle. Au centre, un homme se démène, récitant des versets arabes, qu'il interrompt régulièrement par trois coups de la main frappés sur un tambourin. Vient à passer p148 un petit âne, chargé de deux enfants ; ils arrêtent leur monture pour regarder, mais sans descendre ; la bête, curieusement, avance son museau entre les spectateurs.

Une grande tache bleue, d'un bleu gris de lin : un étal de ces cotonnades rayées qu'on appelle des helala. On les tisse à Ksar-Helal, au bord de la mer, près de Sousse, pour les femmes.

Cinq heures. Je suis revenu auprès de Bab Jebali, pour assister à la sortie des Sfaxiens. Je me place à l'extérieur, de façon à les voir déboucher, eux et leurs ânes. Les petits sabots des montures résonnent sous la voûte. Le piétinement ininterrompu de ces pattes fines, glissant sur le pavé gras, leur entrecroisement perpétuel, a quelque chose d'obsédant, comme le rythme des musiciens que j'entendais tout à l'heure. Leurs yeux luisent doucement dans l'ombre ; sauf irrévérence, je les comparerais volontiers à ceux des femmes, derrière les moucharabiehs : même langueur humide, avec une nuance d'interrogation. A l'approche de la sortie, ils clignent d'une manière assez comique, cependant qu'une oreille se dresse et que l'autre s'abaisse. On dirait que les bêtes, redoutant la clarté trop vive, l'abordent de biais. Mais au large, quel redressement ! Je guette, au passage de l'ombre à la lumière, les gilets de soie blanche, jaune bouton d'or, violette, orange ou pistache, le déclanchement des tons, le subit embrasement du costume sur la robe lustrée de la monture.

Il y a certainement autant de manières de se tenir sur un âne que de préparer le mouton. p149 L'un s'assied entre les deux koufins, carrant les jambes comme il peut, par devant ; l'autre les

laisse pendre jusqu'à terre ; un troisième les croise sur l'échiné ; un quatrième monte en amazone, une jambe pendante, l'autre repliée sur l'encolure. Un vieillard prend un enfant en croupe ; quelquefois l'enfant suit, piquant d'une baguette taillée en aiguillon l'arrière-train de la bête. Une famille entière l'escorte, et je songe alors à la fable du meunier, son fils et l'âne. A certains moments ressort surtout l'aspect biblique des choses ; à d'autres, leur caractère humoristique ; dans ce défilé continu, on trouve un peu de tout, aussi bien de l'esprit que de la poésie.